

Été 2019 : deux articles traduits par Annie Chazal

Aigles, loups, vipères...et esprits follets

Giorgio Inaudi

Il n'existe pas chez nous d'animaux dangereux. Certes, il y a des vipères et nos enfants, à peine commencent-ils à marcher, doivent ils apprendre à ne pas placer leurs doigts dans les trous de la rocaille. Avec un peu d'attention, elles ne constituent pas un véritable danger et, du reste, dans le fameux manuscrit conservé par Polly, noté comme *Le livre des malheurs*, il n'est pas mention d'un seul décès par morsure de vipère, ce depuis le milieu du XVII^e siècle à nos jours.

Pourtant, par le passé, quand les Balmais allaient, l'été, déchaussés, ramasser le foin laissé à sécher en touffes sur les rochers avec la *missouïri*, la faucille, les morsures s'avéraient assez fréquentes. La morsure de la vipère aspic, celle de chez nous, est très douloureuse et cause pour longtemps des troubles neurologiques, mais elle est rarement mortelle. Les gens savaient comment intervenir : on faisait au couteau une entaille en forme de croix sur la plaie qu'on faisait saigner le plus possible. On ne suçait pas la plaie par peur du venin qui, en réalité, est inoffensif par ingestion (on ne le savait pas alors) ; pour faciliter le saignement, on plaçait le membre blessé dans la terre pour arrêter la coagulation du sang. Cela n'empêche pas qu'il y ait eu des morts par septicémie comme on peut s'y attendre avec des pratiques de ce genre. Évidemment, la fibre des montagnards de l'époque était sûrement assez solide. La personne mordue devait boire une grande quantité de lait et de café et, surtout, elle devait rester éveillée le plus longtemps possible, avec la conviction que si elle s'endormait, elle ne pourrait plus se réveiller.

Les loirs mordent aussi, quand ils ne dorment pas et moi-même j'ai été mordu par un loir que j'avais saisi alors qu'il grimpait sur un mur ; justement, il m'enfonça dans le pouce ses dents acérées de rongeur.

Il y avait ensuite les loups, autrefois certainement plus nombreux, et aussi les ours, ce qui donnait droit aux habitants des vallées de Lanzo de porter l'épée, privilège réservé ailleurs aux nobles, afin de pouvoir se défendre de ces bêtes sauvages ou fauves (aujourd'hui on encourrait les rigueurs de la loi qui prévoit des peines sévères pour les crimes de *lupicide* ou *oursicide*). La consultation du manuscrit ne fait toujours pas état de victimes tant des ours que des loups.

Il y avait - et par chance ils sont encore nombreux - les aigles sur lesquels se tait le manuscrit, mais la tradition orale a, à ce propos, des choses à nous dire. Un chasseur de Balme, dans les années 60 du XX^e siècle, vit son chien emporté par un aigle. Il s'agissait d'un de ces chiens *de terrier*, une race de bassets jaunâtres, vilains, mais très intelligents et communs à Balme, il y a une trentaine d'années. On les utilisait pour la chasse au renard ; ils savaient lutter avec l'animal et le contraindre à sortir, leurs longues oreilles restant souvent lacérées par les morsures de ces renards. Le pauvre chien fut saisi et emporté non loin de son maître, comme il me le raconta lui-même. Le chasseur était Michele Castagneri Lentch, dit *Mimi*, classe 1910, maire de Balme pendant de nombreuses années et chef de l'équipe locale de secours alpin. Ceux qui l'ont connu savent bien qu'il n'était pas homme à raconter des balivernes.

Il est possible de visiter à Balme, depuis l'an dernier, un intéressant musée des rapaces dédié non seulement à l'aigle mais aussi au mythique gypaète, nommé par le passé *vautour des*

agneaux (sûrement une calomnie puisqu'il ne paraît manger que les carcasses d'animaux morts et surtout des os).

L'aigle, au contraire, tue sa proie, non de son bec puissant, mais de ses terribles serres. Moi-même, il y a longtemps, pendant une randonnée à skis, je vis un aigle agresser et faire chuter une étagne des rochers du *Vioùn d'ì Sbaroùn*. Je pense ne pas encourir les rigueurs de la loi en confessant avoir rapporté les faits à un ami du lieu, lequel alla récupérer les quarts postérieurs de l'animal (l'aigle a des goûts différents des nôtres, il mange d'abord les yeux, puis la langue et les boyaux) avant de les mettre à la marmite.

Une autre histoire nous parle de la dangerosité des aigles à une époque non précisée, elle est encore évoquée à la *Molera*. Un enfant était né et il était alors d'usage de pourvoir au baptême immédiatement (*l'batiàess*). Pour les protéger du froid, les nouveaux nés étaient portés à l'église, enveloppés dans une sorte de coussin en dentelle (*portanfàn*). Au moment de partir, les parents déposèrent un instant le *portanfàn* avec le bébé à l'extérieur de l'entrée et rentrèrent dans la maison, juste pour un instant. Quand ils ressortirent, il n'y avait plus rien. Imaginez le désespoir des malheureux parents, qui, quelques jours plus tard, trouvèrent dans un canal des Molette le drap brodé (*landjeàt*) qui avait entouré le pauvre bébé. Une tragédie inexplicable que d'aucun interpréta comme le probable rapt d'un aigle.

Le manuscrit est aussi muet sur ce cas, toutefois, à la défense de l'aigle, il faut dire que la majorité des Balmais retint comme plus probable un rapt incombant aux *foulàt*, les esprits follets vivant dans les bois et qui, parfois, comme chacun sait, ravissent les enfants tout juste nés pour les faire devenir comme eux. Une hypothèse, somme toute, moins triste que la première.

Histoire d'un sentier millénaire

Maria Giangoia

Qui désire faire une excursion à Balme a l'embaras du choix ; on y trouve des parcours de toute difficulté ou longueur, sentiers pour tous les goûts et pour toutes les jambes, permettant de s'immerger dans la nature, de réconcilier corps et esprit.

Dans cette abondance d'itinéraires, choisissons le sentier qui part du hameau des Fré et conduit dans le Vallon du Servin, puisqu'il permet de faire un voyage dans le temps et de reparcourir toutes les époques de l'histoire de Balme et de son territoire.

Le trajet, partant des Fré, monte au hameau Chios et se maintient rive gauche du vallon, jouxtant les alpages Roc Piat, Rocchetta, et Pountat avant d'ouvrir l'accès au vallon grandiose du Servin. La première particularité est qu'il s'agit d'un sentier non cadastré, il n'est donc pas recensé dans les sentiers balisés, sans référence sur les cartes de randonnée. Il est très difficile de le trouver cité ou décrit dans les guides de montagne rédigés au XIX^e ou au XX^e siècle. Sur les cartes, même les plus récentes, il apparaît par fragments, voire pas du tout. Le sentier n'était indiqué que par quelques rares cairns et nous n'avons posé les marques rouges qu'en 2018, certaines déjà rapidement ternies, car tracées sur des roches riches en lichens.

C'est un très vaste territoire que l'on rejoint grâce à ce parcours : il représente à lui seul presque la moitié du territoire de la commune de Balme. Il suffit de dépasser un peu l'Alpe Rocchetta pour découvrir un majestueux cirque glaciaire, une vue superbe où le regard peut embrasser des sommets de la chaîne de Servin atteignant les 3000 mètres, s'arrêter aux spectaculaires cascades du Rio Pountat, admirer prés et alpages. Le nom de ce vallon signifie « sauvage », un nom tout à fait approprié ; ce territoire s'est conservé à l'état naturel, bien que fréquenté et habité pendant des millénaires. Le Vallon du Servin, sillonné d'un véritable

réseau de sentiers, permet, de fait, des déplacements vers la vallée voisine de Viù, et aussi vers la France par le col des Pariate et ensuite celui de la Mangeoire. Nous pouvons seulement imaginer l'apparence de ce vallon complètement occupé par le glacier qui le modela de sa masse et de ses mouvements, imprimant des traces puissantes sur les roches affleurant, lisses et régulières. Le Val Servin constitue donc une empreinte spectaculaire laissée par l'ère glaciaire.

L'histoire plus ancienne de ce sentier mérite d'être racontée et aussi imaginée à partir des informations que nous possédons sur toute l'aire des Alpes Occidentales, car jamais n'ont été conduites ici de campagnes archéologiques. Lors du retrait des glaciers, les premiers hommes à occuper ces zones furent les Taurins, tribu venant des Ligures. On pense qu'ils arrivèrent, non en remontant les vallées, mais en franchissant les cols qui permettent de passer d'une vallée à l'autre. Le paysage était très différent de celui que nous connaissons actuellement, le climat était plus chaud, les hivers doux, brefs, avec de rares précipitations neigeuses, les glaciers très réduits, des cols toujours parcourables. Les vallées étaient presque entièrement occupées de forêts impénétrables, avec des arbres croissant au-delà des 2000m d'altitude.

Les cupules gravées sur quelques rochers furent peut-être l'œuvre de ces premières présences humaines. On peut en voir au hameau de Chios et plus en aval, dans les parages de l'alpe Li Sougn. La majeure partie de ces cupules préhistoriques se trouve en Piémont et fut réalisée dans une période qui va de 10 000 ans à 2 000 ans avant JC. Des hypothèses sont avancées en faveur d'une représentation des constellations ou d'un usage dans le cadre de rituels où l'on faisait s'écouler un liquide (eau, lait, ou peut-être sang), mais nous savons qu'elles continuèrent à être utilisées dans la religiosité populaire jusqu'à la fin du Moyen-âge. (*Fedele 1997*).

Au néolithique, (6000-3000 avant JC), les hommes étaient d'abord chasseurs cueilleurs, utilisant des outils de pierre et vivant dans des campements d'altitude. C'est à cette période que vécut Ötzi, l'homme retrouvé momifié au glacier de Similaun, à plus de 3 000 m d'altitude. Ötzi portait avec lui des flèches et un poignard de pierre comme les autres hommes de son époque. La meilleure roche pour réaliser cette arme est l'ophiolite (serpentine), dite aussi roche verte. Dans le haut Val d'Ala, la pierre verte est présente dans l'un des affleurements les plus étendus de l'Arc Alpin (*Leardi et Rossetti 1985*). Ces pierres étaient très recherchées et faisaient l'objet d'un commerce intense à travers toute l'Europe. Des rebuts de cet artisanat d'objets ébauchés ont été trouvés dans la vallée de Viù qui communique avec le Vallon du Servin. Le grand anneau de pierre verte retrouvé à Turin en 1873, taillé dans une pierre qui pourrait provenir des Vallées de Lanzo (Musée de Turin) constitue une preuve de ces échanges. Imaginons qu'à cette période, dans la partie haute du sentier, aient cheminé des hommes semblables à Ötzi...

On peut supposer que les sentiers parcourus par les Taurins aient été les mêmes que ceux sur lesquels nous marchons aujourd'hui. Les contraintes données par la structure du terrain ne permettent pas de grandes variantes ; même en considérant les transformations subies du fait des crues, éboulements et avalanches, on peut raisonnablement croire que les tracés sont restés semblables en grande partie aux tracés actuels. Les Taurins devinrent célèbres dans l'antiquité pour s'être opposés à l'avancée d'Hannibal (en 218 avant JC) qui passa dans leur territoire durant la traversée des Alpes pour parvenir à attaquer Rome. Les Taurins furent battus par Hannibal, mais cette rencontre atteste que le contrôle des cols revêtait déjà une importance stratégique. On ne sait pas avec certitude par quel col est passé Hannibal et son armée comprenant 37 éléphants, 12 000 cavaliers et 90 000 fantassins. Certains supposent qu'il ait passé le col d'Arnès, d'autres soutiennent au contraire qu'Hasdrubal y serait passé, venant au secours de son frère en 207 avant JC. La traversée d'Hannibal démontre en tout cas que les déplacements, le commerce et les voyages étaient fréquents sur nos montagnes et l'on

peut donc ainsi supposer que notre sentier ait fait partie du réseau des voies alpines secondaires.

Depuis les guerres puniques, les Alpes Occidentales furent romanisées rapidement et, avec les Romains, apparurent les premiers documents sûrs, tels une plaque (ou autel) retrouvée au col d'Arnès dédiée à Hercule, aujourd'hui apposée au mur de l'église paroissiale d'Usseglio. Il existe des témoignages sur une autre plaque observée en 1825, toujours au col d'Arnès ; sur cette pierre se lisait le nom d'Hannibal, mais à cause de sa grande dimension et de son poids, elle ne fut pas ramenée en vallée et le glacier la recouvrit à nouveau. (*Barocelli 1968*). Il y a aussi des témoignages sur la découverte d'un ancien sépulcre au hameau Cornetti où "se trouvait une monnaie très corrodée, un objet de fer, probablement la garde d'une épée et une lampe de terre cuite, sous laquelle on lisait le mot *strobili*." (*Milone 1911*).

Avec la domination romaine, nous avons aussi les premières informations sur l'exploitation des mines de fer et la présence d'élevage animal et son commerce de fromage afférent. Ce sont les deux piliers économiques qui ont permis pendant tant de siècles aux personnes de subsister, même au prix de grandes fatigues dans ce milieu sévère.

On trouve dans le Vallon du Servin du minerai de fer avec d'autres éléments, en particulier des filons contenant du cobalt. Il est probable que cet élément ait déjà été extrait à l'époque romaine car quelques vases de verre romain colorés aux sels de cobalt ont été retrouvés à Turin. Ces filons se trouvent principalement entre le Vallon du Servin et la vallée de Viù (*Strüver 1873*).

L'exploitation des mines dans cette zone dura pendant de nombreux siècles et c'est le sentier lui-même qui nous le raconte : la portion qui traverse la pierraille au-dessus de l'Alpe Rocchetta est dallée, ce qui était nécessaire pour pouvoir transporter en aval le minerai extrait. Le transport s'effectuait avec des traîneaux adaptés, même en absence de neige. Pour pouvoir les faire glisser, les mineurs durent travailler péniblement, construisant des marches pour surmonter les dénivelés importants ainsi que des portions dallées pour franchir la pierraille. (*Inaudi 2007*). Les dimensions de ces pierres et leur poids nous donnent la mesure des fatigues endurées par des générations entières pour tirer le minimum nécessaire à leur survie. Les mineurs du haut Val d'Ala étaient des artisans estimés et leur habileté professionnelle était assez connue pour qu'en cas de guerre ils soient recrutés par les ducs de Savoie pour creuser les galeries utilisées durant les assauts des forteresses ennemies. (*Cibrario 1844*).

L'exploitation de ces mines, initiée dès l'Antiquité, se poursuivit jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Le changement climatique provoqué par le dit *petit âge glaciaire* rendit progressivement plus difficile l'activité d'extraction. L'avancée des glaciers épouvanta les populations qui croyaient que les masses glaciaires allaient envahir les villages et que l'on verrait les chamois se monter aux ouvertures des clochers. (*Vaccarone 1884*). L'expansion des glaciers contribua sans doute à l'effacement partiel de l'ancien sentier, n'épargnant que ses parties dallées. De ce petit âge glaciaire, subsiste le petit glacier du Servin à la base de la paroi nord de la cime de Servin (3 055 m), l'unique à exister sur les contreforts secondaires des vallées de Lanzo. Il était autrefois plus étendu et poussait une moraine qu'à Balme on nommait *Rovina* (ruine). Le glacier fonctionnait comme indicateur de changement de temps : si le vent soufflait du Sud ou de l'Est, apportant de l'air chaud et humide, le glacier bougeait et faisait rouler les roches de la moraine vers l'aval ; les Balmais disaient alors "la ruine du Servin bouge, le temps veut changer". (*Vallino 1904*).

L'arrêt des mines peut aussi avoir été causé par l'épuisement du combustible utilisé pour le premier traitement du minerai, le charbon de bois. Le panorama qui se présentait alors à qui parcourait le sentier était de fait tout autre, le territoire de Balme était presque complètement dénué d'arbres. (*Clavarino 1867*). Comme on l'a dit, l'activité minière a toujours été couplée avec l'élevage du bétail, la production de lait, fromages et beurre et une minime activité

agricole. Il ne restait aux habitants, avec la fermeture des mines comme ressource économique, que l'élevage et le chemin fut alors parcouru par bergers et animaux montant l'été à des altitudes plus élevées avant de descendre en automne au village.

Dans ce vallon du Servin, on peut admirer de nombreux alpages, certains vraiment uniques. Poursuivant l'itinéraire, on rejoint l'Alpe Colletto (2446m), l'alpage le plus haut du territoire en un point que l'on pourrait définir comme un nœud important de sentiers. En poursuivant vers la gauche, on rejoint le col des Pariate et on peut poursuivre vers la France ou vers Usseglio ; à l'inverse, en allant vers la droite, on rejoint le Crot dei Fournei qui permet de descendre vers Giasett, Pian Gioè, la Comba et de rentrer aussi à Balme.

En 1907, on comptait bien seize alpages dans le vallon, le sentier et ses différents embranchements ont été parcourus d'innombrables fois par les hommes et les animaux. De certains de ces alpages, ne reste plus que leurs noms : Roc Piat, Rocchetta, Pountat, Rian, Buirà, Servin, la Roccia, Belvedere, Pian della Sale, Giasett, Colletto. Les déplacements, tramut, d'un alpage à l'autre, s'effectuaient selon les propriétés : par exemple, de l'Alpe Rocchetta, on montait au Pountat qui se succèdent sur le sentier tandis que de Roc Piat, on allait directement à Colletto, sautant tous les alpages rencontrés car appartenant à d'autres propriétaires. (*Bonacini 1907*).

Ces alpages constituent un vrai musée à ciel ouvert où l'on peut observer les différentes techniques de construction, même si certains sont malheureusement en partie écroulés. À Roc Piat, on peut encore admirer une *crota* (où l'on conservait les fromages), construite en voûte, avec les lauzes posées sur les pierres, technique rare, mais intéressante, choisie quand il n'y avait pas de bois disponible pour réaliser le toit. À côté de cette *crota*, se trouve un abreuvoir construit avec des lauzes, juste le long du sentier. Un peu avant, en montant, on voit sur la droite les restes d'une autre *crota* creusée sous une énorme roche, il pourrait s'agir d'une ancienne barme transformée ensuite en *crota*.

Après la mi-juin, entre les alpages Roc Piat et Rocchetta, on peut contempler la floraison spectaculaire des pivoines officinales, qui, jusqu'à la moitié du XX^e siècle, furent utilisées par les Balmais pour orner l'extérieur de la chapelle de la Visitation à la Saint Jean. Ces très belles fleurs étaient justement nommées *fleurs de saint Jean*. (*Milone 1911*).

Dans la première partie du sentier, celle qui traverse le bois, on peut facilement repérer quelques *àrpossess* (repos), sièges de pierre sur lesquels on pouvait poser sa charge et se reposer un instant. Pendant l'été, les bergers descendaient souvent dans la vallée pour vendre leur production. Sous quelques *àrpossess*, on voit des pierres amoncelées : à chaque passage, on ajoutait une pierre pour pouvoir, en fin de saison, compter combien de voyages l'on avait faits. (*Castagneri 2008*). Nous pouvons encore aujourd'hui savoir combien de passages ont été effectués durant les derniers inalpages au Vallon du Servin.

À partir du XIX^e siècle les alpinistes commencèrent à s'aventurer sur nos montagnes ; le Vallon du Servin est entouré de sommets importants, tant par leur altitude que leur valeur en termes d'alpinisme, mais les parcours qui mènent au pied des voies ne passent pas par notre sentier. Il fut donc souvent négligé dans les descriptions des premiers guides. Les compilateurs du premier guide d'alpinisme du CAI n'en firent pas mention, peut-être parce que distraits à la vue des "plus belles et gentilles petite paysannes du village" vivant dans cette zone de Balme. (*Martelli, Vaccarone 1880*). Les premières descriptions concernent la relative sécurité du glacier du Servin, car rarement entaillé de crevasses, et une mention à l'itinéraire, qui, de Balme, permet de rejoindre le col Casset : "longeant les Fré, les alpages Roc Piat et Fra le Rocce". (*Ferrari 1921*) On ne le trouve que rarement cité dans d'autres guides et toujours dans de brèves et sommaires descriptions. L'unique exception concerne un guide de 2001 (*Blatto*) qui indique et décrit le trajet et la voie rejoignant le sommet Autour.

Nous pouvons affirmer avec certitude que le sentier a été au cours des siècles un sentier utilisé principalement pour les travaux, péniblement entretenu et aménagé par ceux qui tiraient des lieux leur moyen de subsistance.

Les derniers bergers gravirent le sentier dans les années 80 du XX^e siècle ; depuis et jusqu'en 2018, la végétation s'est développée sans contraintes jusqu'à le rendre impraticable. Nous l'avons nettoyé l'an dernier : avec Eugenio, Lorenzo, Marco et Romina, nous l'avons rouvert, taillant l'herbe, les saules, déplaçant les arbres abattus et le balisant avec des marques rouges. Il est maintenant à nouveau parcourable et il est permis à tous d'entreprendre ce petit voyage dans l'histoire.

Enfin l'histoire de ce sentier nous mène au-delà de l'histoire locale car elle est le reflet de phénomènes d'une portée plus générale ; le sentier même devient manuel puisqu'il nous permet de voir les traces concrètes et tangibles de ces phénomènes et d'observer l'histoire sous un angle différent, du point de vue de personnes ordinaires qui ont toujours dû tant peiner à subvenir à leurs besoins.

Notre espoir est que ce récit ait réussi “à vous donner envie d'aller voir le sentier et à éveiller en vous la curiosité de contempler (...) et de visiter ces lieux que j'ai tenté de vous décrire.” (*Valeino 1904*).

La version originale et intégrale du Barmes News est disponible sur le site de la commune de Balme :

www.comune.balme.to.it